

Correspondance de Frédéric II et de Voltaire

À Berlin, 8 août 1736.

Monsieur, quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques: l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur Wolf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise, et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

(...)

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours, mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

(...)

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si longtemps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public, monsieur, votre affectionné ami, Frédéric, P. R. de Prusse.

À Paris, le 26 août 1736.

Monseigneur, il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont Votre Altesse Royale a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté, mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâces au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous, songent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos États; et, comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts; régné, monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savants! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes, pour la plupart, comme les courtisans mêmes. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigants, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

(...)

Si La Henriade a pu ne pas déplaire à Votre Altesse Royale, j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poème inspire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes ouvrages: je vous obéirai, monseigneur; vous serez mon juge, et vous me tiendrez, lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense: c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret, votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez, sans doute, comme Julien, ce grand homme si calomnié, qui disait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets: votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. Je suis avec un profond respect, de Votre Altesse Royale, le très humble, etc.



A V I S
DE L'ÉDITEUR.

trouvent en lui un Protecteur; la Vérité un Défenseur, & que chacun peut donner un libre essor à ses idées, sans craindre qu'on leur prête une tournure désavantageuse; je puis communiquer ces Lettres au Public: il y trouvera, je pense, un style naïf & enjoué, & peut-être plus de raisonnement & de justesse que dans plusieurs Relations semblables.



ES Lettres, qui me furent écrites en 1775 & les années suivantes, n'étoient point destinées à paroître au jour; l'Ami de qui je les tiens vivoit alors sous un Gouvernement, où une censure sévère gênant la liberté de la presse, forçoit le génie à se replier en lui-même. Mais présentement que la Monarchie d'Autriche & l'Allemagne se glorifient d'un Empereur JOSEPH II; que les Belles-Lettres



Vous pensez bien qu'étant à Genève, je vous rendrai hommage à la demeure qui renferme l'*Apollon François*, où ce vieillard Philosophe termine ses jours dans le sein des Lettres, de la Philosophie & des Beaux-Arts, & où son esprit toujours fertile malgré les glaces de l'âge, éclaire encore l'Europe avec le flambeau du génie

Dont l'ame fugitive & prête à s'envoler
Ne s'y renferme encor que pour nous éclairer.

Malgré l'averfion que témoignent les Loix de Genève contre les Spectacles, les Citoyens de cette Ville rendent le juste hommage à l'*Apollon* qui illustra la Scène Françoisé par tant de chef-d'œuvres; tous les Magistrats de Genève viennent annuellement en corps lui souhaiter une heureuse nouvelle année. Je lui écrivis une Lettre, où j'insérai quelques-unes de mes Poésies ainsi que les Vers ci-joints; & lui demandai la permission de voir *Ferney* & de porter au moins mon encens dans la retraite qu'il habite, si l'état de sa santé ne me permettoit point de le voir lui-même.

V E R S à Monsieur de V O L T A I R E.

Quand la nuit disparoit, quand l'éclatante aurore
Chasse les noirs soupçons d'un songe injurieux,

cadeau; j'y vis entre autres le Portrait de l'Impératrice de Russie, fait par elle-même en ouvrage semblable à celui de la *Savonnerie*. On me montra le Jardin, le Couvent des Capucins, & le Tombeau où ce grand Homme vouloit être renfermé après sa mort, laissant ses Ouvrages au monde pour le rendre immortel. Ce Couvent de Capucins, que *Voltaire* entretenoit, a donné lieu à la croyance parmi le vulgaire, que l'Auteur de la *Pucelle* & de *Candide* ne pouvoit s'armer contre les terreurs de la mort, & qu'à la moindre indisposition toute la gent barbe devoit consoler, & fortifier son ame, quoique la raison seule déraisonne qu'un esprit tel que celui de *Voltaire* n'ira pas résoudre ses doutes par les argumens d'un Capucin; tandis que notre sainte Religion peut se glorifier de tant d'Ordres de Moines instruits & savans, dans la bouche desquels les vérités de la foi deviennent plus persuasives près d'un Philosophe, que dans celle d'un Capucin, dont l'institut ne favorise guère la science. Je fais de la bouche même de M. de *Trochin*, que les Capucins nourris par *Voltaire* n'ont jamais nourri son ame. Ne pouvant me résoudre à quitter *Ferney* sans avoir au moins entrevu le Maître de ce séjour, j'obtins à force d'instances la permission d'entrer dans la Cham-

Le bonheur des Mortels est imparfait encore
Tant que l'Astre du jour ne vient charmer leurs yeux.
Tel est mon sort, Ô Voltaire!
En vain de tes Ecrits les traits étincelans
Du flambeau du génie ont éclairé la terre
Et soulevé le voile étendu sur nos sens.
Plus qu'*Icare*, téméraire,
Je veux envifager le Dieu de la Lumière,
Et dans son Temple même allumer mon Encens.

R É P O N S E de M. DE V O L T A I R E.

Un Vieillard de 82 ans, très-malade, mais très-sensible à l'honneur que lui fait M. le Comte de H... & aux bons Vers qu'il lui envoie, lui présente ses très-humbles obéissances; il iroit lui-même à Genève remercier M. le Comte, si ses souffrances continuelles ne le retenoient dans son lit.

J'allai donc, le lendemain l'après-midi, à *Ferney*, trajet qu'on peut faire en moins d'une heure, surtout si le désir de voir la demeure du génie fait hâter la marche. Ce ne fut point sans enthousiasme que j'entrai dans le Château; j'y fus reçu par Mad. *Denis*, & le Père *Adam*: Le Philosophe étoit malade & alité: Après qu'on m'eut fait prendre un bon goûté, on me montra les Appartemens, la Bibliothèque, & mille choses précieuses dont les Souverains & grands de l'Europe lui avoient fait

ca-

bre; il étoit au lit, & la ressemblance avec la statue faite par M. *Pigalle*, me parut frappante. Il nous regarda fixement, mais sans ouvrir la bouche; il avoit l'air très-souffrant & paroïsoit même accablé de son mal. Le père *Adam* me fit remarquer plusieurs Tableaux de prix, suspendus dans sa chambre. Enfin le doigt effilé du vieillard nous montra un Tableau près de son lit, comme pour y fixer notre attention; mais sans que sa bouche rompit le silence.

L'Apothéose de *Voltaire* & le Triomphe de la Philosophie étoient représentés dans ce tableau, au dessous duquel on voyoit l'Enfer qui servoit de gîte à tous les Persécuteurs de ce grand homme; l'Archevêque de Paris y étoit représenté dans son habit pontifical tourmenté par deux diables. Le père *Adam* m'assura que ce Tableau, dont le pinceau est très-médiocre, faisoit le plus de plaisir à *Voltaire*; foiblesse sans doute, mais pardonnable à une ame ulcérée à force de persécutions. Je quittai *Ferney* en regrettant que le génie ne rendoit point le corps immortel, & ne pouvoit même le garantir des infirmités de la vieillesse.

L'admiration pour le patriarche de la littérature s'accroit encore en voyant cette Colonie de *Ferney* qu'il a fondée, qu'il fait fleurir, & dont les Colons sont heureux par les secours

